



Emmanuel Kant

**Œuvres
philosophiques**

II

**Des prolégomènes
aux écrits de 1791**

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE FERDINAND ALQUIÉ
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
D'ALEXANDRE J.-L. DELAMARRE, LUC FERRY,
FRANÇOIS DE GANDT, PIERRE JALABERT,
JEAN-RENÉ LADMIRAL, MARC B. DE LAUNAY,
JACQUES RIVELAYGUE, JEAN-MARIE VAYSSE,
HEINZ WISMANN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

EMMANUEL KANT

Œuvres
philosophiques

II

DES *PROLÉGOMÈNES*
AUX ÉCRITS DE 1791

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
FERDINAND ALQUIÉ
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
D'ALEXANDRE J.-L. DELAMARRE, LUC FERRY,
FRANÇOIS DE GANDT, PIERRE JALABERT,
JEAN-RENÉ LADMIRAL, MARC B. DE LAUNAY,
JACQUES RIVELAYGUE, JEAN-MARIE VAYSSE,
HEINZ WISMANN

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1985.

I.

Les écrits de 1783-1784

INTRODUCTION

Le premier tome de cette édition a permis de parcourir le chemin qui conduit, des premiers écrits de Kant, à la Critique de la raison pure, en 1781. Durant l'année 1782, Kant ne publie rien. Et c'est en 1783 que paraissent, à Riga, les Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science. Avant d'en venir à l'examen de cet ouvrage, et, de façon plus générale, à celui des écrits kantien de 1783-1784, nous voudrions prier le lecteur de revenir un instant en 1781, et de prendre connaissance d'une lettre de Kant écrite à cette date, après la publication de la Critique de la raison pure. De ce texte, publié dans le tome X de l'édition de l'Académie¹, on ne possède d'ailleurs qu'un brouillon inachevé, brouillon d'une lettre adressée à Marcus Herz, et qui ne fut peut-être jamais envoyée. Mais sa lecture suffit à faire découvrir les sentiments de Kant à cette époque. Il est conscient de l'importance et de la nouveauté de son œuvre, sait qu'elle apporte « un total changement dans la façon de penser », prévoit la difficulté que l'on aura à le suivre, et même à le comprendre, déplore l'accueil que son livre a reçu de Mendelssohn, et se propose enfin de « conférer » à sa doctrine « de la popularité », ce qui annonce les Prolégomènes. Voici ce fragment de texte, daté du 11 mai 1781² :

1. P. 268 à 270.

2. La traduction que nous proposons est due à Jacques Rivelaygue.

Très noble et digne ami,

Pour la peine que vous avez prise de distribuer les quatre exemplaires de mon livre, je vous adresse mes remerciements les plus dévoués, et davantage encore pour vous être proposé, malgré votre propre travail d'auteur (car j'ai appris que vous menez à bien une encyclopédie médicale¹), d'étudier cet écrit de façon très précise ; c'est un effort sur lequel je ne puis compter de prime abord, si ce n'est chez un très petit nombre de lecteurs, bien qu'en toute humilité je demeure convaincu qu'avec le temps il deviendra plus commun : en effet, l'on ne peut s'attendre à ce que la manière de penser soit conduite d'un seul coup dans une voie tout à fait inhabituelle jusqu'alors, mais il appartient au temps d'entraver petit à petit son ancienne démarche et de la mener enfin par des pressions graduelles dans la direction opposée. Mais d'un homme qui, parmi tous ceux qui m'ont procuré le bonheur d'être mes auditeurs, a compris et saisi le plus vivement et le plus exactement mes pensées et mes idées, je pouvais uniquement espérer qu'il parvienne en peu de temps à cette conception de mon système qui seule rend possible un jugement décisif concernant sa valeur. Or, si quelqu'un a une évidence distincte de l'état où la métaphysique non seulement se trouve maintenant, mais encore a toujours été, il trouvera, après avoir parcouru mon livre, que cela vaut déjà la peine, du moins en ce genre de travail, de tout laisser en plan jusqu'à ce que ce dont il est question ici ait été entièrement réglé, et en ce cas mon écrit, qu'il subsiste ou périsse, ne peut apporter rien d'autre qu'un total changement dans la façon de penser touchant cette partie de la connaissance humaine qui nous tient si profondément à cœur. Pour ma part, je n'ai nulle part cherché à faire illusion ni déniché des raisons spécieuses pour rapiécer mon système, mais j'ai plutôt laissé des années passer afin de parvenir à une compréhension parfaite qui puisse me satisfaire pleinement, et à laquelle je suis parvenu en effet, de sorte que (ce qui n'a jamais été le cas pour aucun de mes autres écrits) je ne trouve encore maintenant sur le fond rien que je souhaite modifier, encore que j'eusse bien aimé avoir ajouté çà et là de petits compléments et quelques éclaircissements. Ce

1. Il s'agit de : *Grundriss aller medicinische Wissenschaften*, Berlin, 1792.

genre de recherches demeurera toujours difficile, car il renferme *la métaphysique de la métaphysique*, et cependant j'ai en tête un plan susceptible de lui conférer de la *popularité*, mais celle-ci aurait été mal venue au commencement de mon entreprise, où il y avait lieu de faire place nette, d'autant qu'il fallait mettre sous les yeux ce genre de connaissance dans toute son articulation ; du reste, j'aurais pu ne commencer qu'à partir de ce que j'ai exposé sous le titre d'*antinomie* de la raison pure, ce qui aurait pu se faire dans un exposé très brillant, et aurait donné au lecteur le désir de rechercher ensuite les sources de ce conflit. Mais il faut d'abord rendre justice à *l'école* avant de prendre aussi en considération le fait qu'on vit pour plaire au *monde*.

Que M. Mendelssohn ait négligé mon livre m'est très désagréable, mais j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Il est, parmi tous ceux qui peuvent éclairer le monde sur ce point, l'homme le plus important, et c'est sur lui, M. Tents¹ et *vous*, mon très digne ami, que j'ai le plus compté. Je vous prie de lui communiquer, avec tous mes respects, un régime que j'ai moi-même observé et dont je crois, vu la similitude de nos études et de notre mauvaise santé qui en résulte en partie, qu'il pourra peut-être servir à rendre au monde savant un homme si éminent, qui s'en est retiré à juste titre, en jugeant que des occupations de ce genre n'étaient pas compatibles avec sa santé. Depuis plusieurs années, en effet, j'ai trouvé que l'après-midi, et surtout le soir, l'étude, voire même la lecture continue de livres faciles, ne peut s'accorder avec ma santé, et par suite, bien que je sois tous les soirs chez moi, je me divertis uniquement par une *lecture* facile et entrecoupée de fréquentes pauses, ainsi que par des réflexions *détachées* sur diverses matières dans l'ordre où elles se présentent d'elles-mêmes spontanément, et cela sans jamais m'affairer ; le matin, en revanche, après une nuit tranquille, je m'emploie à réfléchir et à écrire même jusqu'à la fatigue : ainsi, j'ai amélioré ma santé de façon sensible, car la distraction du reste de la journée répare toutes les atteintes portées aux forces vitales. Dans ce conseil que je donne à un homme éminent qui sans doute n'en a nul besoin, je suis moi-même intéressé ; car son *génie*²...

1. Voir plus loin les notes de la lettre à Garve.

2. Le texte s'arrête là.

La déception de Kant, déjà visible en ce texte, allait, par la suite, se confirmer. Le 19 janvier 1782, paraissait le compte rendu connu sous le nom de « Recension de Göttingen », compte rendu de Garve, mais résumé par Feder, et fort sévère pour la Critique de la raison pure. Le lecteur trouvera sur cette affaire tous les renseignements désirables dans les notes du traducteur des Prolégomènes. Nous ne nous attarderons donc pas, en notre introduction, sur cette question, ni sur le problème de savoir si les Prolégomènes sont nés d'un unique ou d'un double projet : là encore, nous renvoyons aux notes du traducteur. *Qu'il nous suffise de remarquer le peu de succès de la Critique, et combien Kant avait eu tort de compter sur la compréhension de Mendelssohn. Celui-ci devait écrire à Élise Reimarus, le 5 janvier 1784¹ : « Il m'a été très agréable [...] d'apprendre que monsieur votre frère ne fait pas grand cas de la Critique de la raison pure. Pour ma part, je dois reconnaître que je ne la comprends point. L'extrait que M. Garve a fait paraître dans la bibliothèque est certes clair pour moi, mais d'autres disent que Garve ne l'a pas bien saisi. Je suis donc bien aise de n'être pas privé de quelque chose de remarquable si je m'en vais sans comprendre cette œuvre. »*

★

Quoi qu'il en soit, il est clair que les Prolégomènes sont nés du double souci, éprouvé par Kant, de donner de sa doctrine un exposé plus clair, et de répondre aux objections qu'on lui avait adressées. Il veut à la fois se faire comprendre et se justifier. Et c'est pourquoi, avant toute chose, il pose à nouveau la question qu'il avait déjà traitée dans la Critique de la raison pure : pourquoi, jusqu'à présent, la métaphysique n'est-elle pas parvenue à se constituer comme science ? Et la façon dont il résout le problème ne diffère guère de celle dont il avait usé dans son précédent ouvrage. Kant reprend sa distinction entre les jugements analytiques et les jugements synthétiques, rappelle que les jugements synthétiques, qu'ils soient a priori ou a posteriori, doivent être fondés sur un principe autre que le principe de contradiction, montre que les jugements mathématiques, bien que l'opinion contraire soit fort répandue,

1. Mendelssohns Schriften, V, p. 705-706.

sont synthétiques et demandent le recours à l'intuition, constate l'inexistence de fait de la métaphysique, dont les jugements sont pourtant, comme ceux des mathématiques, synthétiques et a priori, s'interroge sur les raisons de cet insuccès. Cela le conduit à formuler plus simplement la question : « Une métaphysique est-elle possible? », question qui devient, étant donnée la conception kantienne de la métaphysique : « Comment une connaissance par raison est-elle possible? » Et Kant estime que sa propre philosophie, qu'il appelle « philosophie transcendantale », répond seule au problème, et doit, en conséquence, précéder toute métaphysique. On pourrait remarquer, à ce sujet, qu'en réalité il raisonne souvent, malgré son intention explicite¹, comme si la philosophie transcendantale devait, non point précéder la métaphysique, mais prendre sa place, et devenir elle-même cette « métaphysique qui pourra » désormais « se présenter comme science ».

Faut-il conclure de cela que, de toutes les questions traitées dans la Critique de la raison pure, les Prolégomènes ne retiendront que celle de la possibilité de la métaphysique? Il n'en est rien. Dès la fin de l'avant-propos, dans l'article 5, Kant déclare qu'il va s'interroger, non seulement sur la possibilité de la métaphysique en général et de la métaphysique comme science, mais encore sur la possibilité de la mathématique pure et de la science pure de la nature. Ainsi s'annonce le plan général de l'ouvrage, plan qui retrouve l'ordre suivi dans la Critique de la raison pure. La première partie des Prolégomènes examinera le problème de la possibilité d'une mathématique pure, la seconde sera consacrée à la question de la possibilité d'une science pure de la nature, et il faudra attendre la troisième partie pour voir Kant s'interroger véritablement sur la possibilité d'une métaphysique dogmatique. Il faut donc reconnaître qu'en un certain sens les problèmes traités dans les deux premières parties, et les solutions qui sont proposées à ces problèmes, constituent déjà la véritable métaphysique, ou, plus exactement, la philosophie qui doit prendre la place de ce qui, jusque-là, était appelé métaphysique.

En ce qui concerne les mathématiques, Kant estime que les jugements doivent être fondés sur une intuition pure, ne contenant rien d'autre que la forme de la sensibilité, forme qui précède toutes

1. Voir Alquié, *La Critique kantienne de la métaphysique*, p. 9.

les impressions qui nous affectent. Ainsi se retrouvent, à titre d'intuitions pures, l'espace et le temps. De leur fait, les choses ne peuvent être connues telles qu'elles sont en soi, mais seulement telles qu'elles apparaissent en eux. Les objets de la science sont donc des « phénomènes ».

Passant à l'étude des sciences de la nature, Kant rappelle d'abord que la nature est la somme de tous les objets de l'expérience. Son élément formel est la conformité de tous les objets de l'expérience à des lois. Et la question, que Kant formule du reste de diverses façons, est de savoir comment il est possible de connaître a priori la conformité nécessaire des choses, en tant qu'objets de l'expérience, à des lois. Kant étudie alors le passage des jugements de perception aux « jugements d'expérience », dont la validité est universelle. Au reste, validité objective et validité universelle se confondent à ses yeux.

Les jugements d'expérience supposent la mise en jeu de purs concepts a priori de l'entendement, tel celui de cause. Et Kant, comme il l'avait fait dans la Critique de la raison pure, présente une table logique des jugements, et en tire la table transcendante des concepts de l'entendement, ou catégories, table sur laquelle il reviendra dans l'Appendice constitué par l'article 39 de son ouvrage. Il y joint la « Table physiologique pure des principes universels de la science de la nature » : axiomes de l'intuition, anticipations de la perception, analogies de l'expérience, postulats de la pensée empirique en général, avant de revenir, avec plus de détails, au problème de la causalité. Il donne alors une réponse aux questions que, selon lui, Hume avait laissées irrésolues. Cette réponse, c'est qu'il faut conserver aux purs concepts de l'entendement leur caractère a priori, et aux lois universelles de la nature leur validité en tant que lois de l'entendement, mais de telle façon que leur usage soit restreint à l'expérience, expérience qui, en réalité, dérive de ces concepts et de ces lois.

En d'autres termes, la science de la nature constitue une véritable expérience, mais porte seulement sur des phénomènes. Les Anciens, rappelle Kant, avaient déjà distingué phénomènes et noumènes, ceux-ci étant pour eux des êtres intelligibles. Mais ils n'avaient accordé de réalité qu'à ces êtres intelligibles, en tenant les phénomènes pour de pures apparences. Selon Kant, au contraire, nous ne connaissons rien de déterminé sur les noumènes : nos concepts

et nos intuitions ne portent que sur les objets d'une expérience possible, et donc sur des êtres sensibles. Mais la connaissance de ces objets, de ces êtres, constitue une véritable science de la nature. Il suffit, pour mesurer à la fois la valeur et les limites de cette science, de se souvenir que tout objet perçu est soumis aux formes de notre sensibilité, et que notre entendement, loin de puiser dans la nature les lois de la physique, prescrit à la nature ses propres lois. Il est donc à l'origine de l'ordre universel des choses, entendons des phénomènes, et non, bien entendu, des choses en soi, qui nous demeurent à jamais inaccessibles.

L'étude de Kant porte enfin sur les concepts de la raison, et rejoint alors les analyses qui, dans la Critique de la raison pure, constituaient la dialectique transcendantale. Car les concepts de la raison pure comportent une « apparence », et la raison s'égare quand elle rapporte, de façon transcendantale, à la chose en soi ce qui ne concerne que ses exigences subjectives. Ici, se retrouve la différence entre les purs concepts de la raison, ou idées, et les purs concepts de l'entendement, ou catégories. Les prétendues connaissances transcendantes de la raison sont illusoire, car elles ne peuvent jamais être confirmées ou réfutées par l'expérience. En réalité, la raison, qui exige la « complétude » de l'usage de l'entendement dans l'enchaînement de l'expérience, et tend ainsi à la découverte de l'inconditionné, se figure à tort obtenir un savoir objectif. Et les Prolégomènes retrouvent et dénoncent les illusions que la Critique de la raison pure avait signalées. Les « paralogismes », l'« antinomie », l'« idéal » de la raison pure sont à nouveau soumis à critique.

★

Est-ce à dire que les Prolégomènes se bornent à reprendre, en les résumant, les thèmes que la Critique de la raison pure avait développés ? On ne saurait le prétendre. Bien des pages des Prolégomènes mettent l'accent sur des détails qui, dans le précédent ouvrage, avaient été omis, ou négligés. C'est ainsi que, dès le début de son nouveau livre, Kant, amorçant une histoire de ses pensées (histoire qu'il reprendra plus loin, à l'article 39, en relatant les réflexions qui l'ont conduit à la découverte de sa table des catégories), nous entretient de l'influence déterminante qu'a eue sur lui la

découverte de Hume. Selon Kant, en effet, Hume, parmi ses prédécesseurs, a été le seul à poser le problème de la possibilité d'une connaissance métaphysique, en limitant il est vrai, estime Kant (ce en quoi il se trompe), ce problème à celui de la causalité. Et c'est Hume qui a interrompu le « sommeil dogmatique » de Kant, et modifié le sens de ses recherches¹.

Par la suite, cependant, Kant ne s'en tient pas à l'éloge de Hume : il se sépare de lui en ce qui concerne le problème de Dieu, et, s'opposant à son scepticisme, il admet que l'homme peut atteindre une sorte de connaissance de Dieu « par analogie », le mot « analogie » étant du reste, ici, pris en un sens assez éloigné du sens traditionnel². Et, durant plusieurs pages, Kant disserte sur la question de savoir dans quelle mesure nous pouvons légitimement parler de Dieu, sans pour cela le « déterminer ». Les Prolégomènes apparaissent ainsi comme le texte kantien dans lequel la confrontation des idées de Kant et des idées de Hume se trouve le plus complètement réalisée.

Au reste, c'est sans doute après avoir terminé la rédaction de la Critique de la raison pure que Kant prit connaissance de la traduction, faite par Hamann, de l'ouvrage de Hume : Dialogues sur la religion naturelle. Il n'avait donc pas encore pu s'expliquer sur ce point. Il le fait à présent, insistant sur la différence entre les « bornes » et les « limites » du savoir, précisant que la limitation du champ de l'expérience par quelque chose qui est d'ailleurs inconnu constitue une connaissance positive. Il admet que les concepts anthropomorphiques, s'ils ne peuvent être appliqués à Dieu considéré en lui-même, sont d'un emploi légitime quand il s'agit d'exprimer symboliquement, en notre langage, le rapport de Dieu avec le monde sensible. Sur ce point, remarque François Marty, « les Prolégomènes ajoutent » à la Critique de la raison pure « deux précisions extrêmement brèves, mais essentielles, par l'importance des questions qu'elles soulèvent, puisque ce sont celles du symbole et du langage³ ».

1. Voir AK, IV, 260. Sur l'histoire des lectures de Hume par Kant, on consultera L. Robinson, *Contributions à l'histoire de l'évolution philosophique de Kant*; voir bibliographie.

2. Voir article 58.

3. François Marty, *La Naissance de la métaphysique chez Kant*, p. 175.

De façon plus générale, on voit se préciser, dans les Prolégomènes, l'intérêt de Kant pour les problèmes moraux et religieux, intérêt qui ne cessera de grandir, et que manifesteront les œuvres postérieures. Kant aborde le problème de la subsistance de l'âme après la mort¹, insiste sur le fait qu'un même être peut à la fois se trouver soumis à la causalité et demeurer libre², thème qui sera amplement développé dans les Fondements de la métaphysique des mœurs.

Plus encore que la Critique de la raison pure, les Prolégomènes sont soucieux d'affirmer l'originalité et le caractère définitif de la philosophie kantienne³. Kant rejette avec vigueur l'accusation d'idéalisme, qui lui a été adressée, montre que sa philosophie ne réduit en rien les choses à des « apparences », rappelle qu'elle permet de fonder une science vraie des objets du monde sensible, et, en même temps, de reconnaître aux « choses en soi » une existence indépendante de nous, et de notre pensée. C'est là, selon lui, le contraire de l'idéalisme, ou, si l'on préfère, c'est l'avènement d'une philosophie pouvant être opposée à toutes les philosophies idéalistes du passé. Cette philosophie, il la nomme « idéalisme transcendantal », « idéalisme critique », ou encore « idéalisme formel ». Elle est vraiment une « métaphysique » pouvant prétendre au titre de « science ».

Ajoutons que cette philosophie, qui fut présentée, dans la Critique de la raison pure, selon une méthode synthétique, est, dans les Prolégomènes, exposée selon une méthode analytique, c'est-à-dire partant de l'existence de la connaissance scientifique pour remonter, régressivement, à ses conditions de possibilité. Nous comprendrons ainsi que les Prolégomènes ne se bornent pas à être l'exposé vulgarisé du précédent ouvrage de Kant, et que l'étude de ce nouveau livre est essentielle. Le lecteur en trouvera plus loin le texte complet, traduit par Jacques Rivelaygue. Indiquons que ce dernier n'a pas toujours suivi l'édition de l'Académie de Berlin, mais n'a modifié le texte de cette édition qu'en indiquant, en ses notes, les raisons de son choix et de ses préférences. Ces mêmes notes donnent quelques variantes importantes pour le sens philosophique de l'exposé kantien.

1. Voir l'article 48.

2. Voir l'article 53.

3. Voir AK, IV, 365, 366, 381, 382.



L'année 1783 vit paraître un autre texte de Kant, publié dans le *Raisonnirendes Bücherverzeichniss*, à savoir le compte rendu « *Sur l'Essai de Schulz ayant pour objet de conduire à la morale valable pour tous les hommes sans distinction de religion* ». En cet article, on trouve bien des idées qui seront reprises dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, et Kant affirme, avec une particulière netteté, que l'esprit humain, en ce qu'il est pourvu de raison, transcende le monde sensible auquel, de ce fait, il n'appartient pas tout entier. L'entendement détermine « son jugement d'après des principes objectifs qui sont valables en tout temps, et n'est pas subordonné au mécanisme des causes qui, ne déterminant que subjectivement, peuvent se modifier par la suite ». Et Kant estime que Schulz a admis implicitement, et a « postulé au fond de son cœur, bien qu'il ne veuille pas se l'avouer à lui-même », la liberté de la volonté et les lois éternelles du devoir.

En 1784, parurent, dans la *Berlinische Monatsschrift*, deux importants articles de Kant : « *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* », et « *Réponse à la question : qu'est-ce que les lumières?* ». On en trouvera, en ce volume, les traductions, dues à Luc Ferry et à Heinz Wismann, et les notes des traducteurs éclaireront suffisamment ces textes. Nous nous bornerons donc à de très brèves remarques. Dans le premier de ces articles, on peut noter l'importance attachée par Kant à l'idée de finalité, ce par quoi s'annoncent les analyses de la *Critique de la faculté de juger*, le souci de justifier tout ce qui se rencontre en la nature, y compris les défauts mêmes des hommes, tels que la vanité, le désir de posséder et de dominer, et, en même temps, l'idée que l'évolution historique, bien que soumise à des moteurs intrinsèquement immoraux, conduit à la constitution d'une société civile selon le droit, constitution parfaitement juste, dont la réalisation, voulue par la Nature (qu'à la fin de son texte, Kant nomme plus clairement : « Providence »), est la tâche suprême proposée à l'espèce humaine. C'est en s'appuyant sur ce texte que Ruysen a pu parler des « origines kantienne de la Société des Nations¹ ». Quant à la « Réponse à la

1. Th. Ruysen, « Les Origines kantienne de la Société des Nations », article paru dans le « numéro exceptionnel » de la *Revue de métaphysique et de*

question : qu'est-ce que les lumières ? », dont on n'aura nulle peine à apercevoir le lien avec l'article précédent, elle est réponse à une question qui avait été posée par Zöllner. On admirera le sens de la mesure et des distinctions dont fait preuve Kant en s'engageant, avec réserve, en un débat qui, nous le verrons par la suite, l'occupera longtemps. Ainsi, la séparation qu'il établit entre les devoirs du prêtre en tant que prêtre et les devoirs du prêtre en tant que savant montre avec quel scrupule Kant écrit sur de tels sujets. Dans ses courts exposés aussi bien que dans ses grandes œuvres, il montre que, pour lui, l'honnêteté intellectuelle la plus rigoureuse est inséparable de la philosophie.

Parmi les textes qui suivent, le lecteur trouvera encore, à sa date, la traduction, par Jacques Rivelaygue, d'une lettre de Kant à Garve. Cette lettre nous renseigne sur les réactions de Kant devant la « Recension de Göttingen », et fournit plusieurs précisions sur les idées que viennent de proposer les Prolégomènes. Mais il convient de ne pas oublier que, dans leur ensemble, les textes de 1783-1784 ne se bornent pas à indiquer un retour de Kant sur la théorie de la connaissance telle qu'il l'a exposée en 1781, théorie qu'il tient pour définitivement établie. Ils nous permettent de pressentir l'avenir de la pensée kantienne, qui va se consacrer désormais, non seulement à l'étude du problème moral, mais à l'examen de l'histoire, du progrès, et, de façon générale, de l'homme considéré en son devenir et en son être concret.

FERDINAND ALQUIÉ.

morale d'avril-juin 1924. Comme le fera le traducteur de notre édition, Ruysen traduit par « Société des Nations » le terme *Völkerbund*, tout en faisant observer que ce terme allemand signifie plus exactement : « Ligue des peuples ». Mais le terme *Völkerbund* était bien le nom officiel, en Allemagne, de la Société des Nations.

| | |
|--|------|
| <i>Début</i> | 1309 |
| Première section : SUR LA RÉALITÉ OBJECTIVE DES CONCEPTS AUXQUELS NE PEUT ÊTRE DONNÉE AUCUNE INTUITION SENSIBLE CORRESPONDANTE | 1313 |
| A. Preuves de la réalité objective du concept de raison suffisante d'après M. Eberhard | 1316 |
| B. Preuves de la réalité objective du concept du simple dans les objets de l'expérience d'après M. Eberhard | 1329 |
| C. Méthode pour s'élever du sensible au non-sensible d'après M. Eberhard | 1333 |
| Deuxième section : SOLUTION AU PROBLÈME : COMMENT DES JUGEMENTS SYNTHÉTIQUES A PRIORI SONT-ILS POSSIBLES? | 1357 |
| SUR L'INSUCCÈS DE TOUTES LES TENTATIVES PHILOSOPHIQUES EN MATIÈRE DE THÉODICÉE | |
| <i>Trad. d'Alexandre J.-L. Delamarre</i> | 1391 |

NOTES

| | |
|--|------|
| <i>Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science</i> | 1417 |
| <i>Lettre à Christian Garve du 7 août 1783</i> | 1434 |
| <i>Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique</i> | 1435 |
| <i>Réponse à la question ; qu'est-ce que les lumières?</i> | 1440 |
| <i>Fondements de la métaphysique des mœurs</i> | 1443 |
| <i>Premiers principes métaphysiques de la science de la nature</i> | 1461 |
| <i>Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine</i> | 1474 |
| <i>Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée?</i> | 1476 |
| <i>Lettre à Reinhold du 28 décembre 1787</i> | 1478 |
| <i>Sur l'usage des principes téléologiques en philosophie</i> | 1480 |
| <i>Critique de la raison pratique</i> | 1485 |
| <i>Lettres à Reinhold et à Herz de mai 1789</i> | 1509 |
| <i>Première introduction à la Critique de la faculté de juger</i> | 1520 |
| <i>Critique de la faculté de juger</i> | 1530 |
| <i>Sur une découverte selon laquelle toute nouvelle Critique de la raison pure serait rendue superflue par une plus ancienne</i> | 1550 |
| <i>Sur l'insuccès de toutes les tentatives philosophiques en matière de théodicée</i> | 1559 |
| <i>Bibliographie</i> | 1567 |

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES ÉCRITS DE 1783-1784

LES ÉCRITS DE 1785

LES ÉCRITS DE 1786 À 1788

LA CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE

LES ÉCRITS DE 1789
ET LA CRITIQUE
DE LA FACULTÉ DE JUGER

LES ÉCRITS DE 1790-1791

Préface

Avertissement

Chronologie

Introductions

par Ferdinand Alquié

Traductions, notices et notes

par Ferdinand Alquié, Alexandre J.-L. Delamarre,

Luc Ferry, François de Gandt, Pierre Jalabert,

Jean-René Ladmiral, Marc B. de Launay,

Jacques Rivelaygue, Jean-Marie Vaysse,

Heinz Wismann